

A Rachel O, qui hésite à entreprendre des études de cinéma

Bonjour,

Cela fait maintenant plus de deux ans que je suis allé dans ton lycée parler du *Vent nous emportera*. Mais depuis le début de notre échange de lettres, jamais tu ne m'as posé une question aussi grave. Je suis touché de ta confiance, je vais essayer de ne pas m'y dérober.

Tu t'inquiètes de ne pas être sûre de ce que tu veux faire plus tard de ton amour du cinéma. À ton âge, et dans les flottements actuels, c'est tout à fait normal. L'important est que tu aies déjà trouvé ton objet avec certitude. Et là-dessus je n'ai pas de doutes, tes lettres me le prouvent à chaque ligne. Tu ne feras pas partie de ces étudiants, trop nombreux, qui ont choisi les études de cinéma par défaut, parce qu'ils aiment mollement ou vaguement le cinéma, ni plus ni moins que tout le monde à 18 ans. Que tu t'angoisses sur ce que tu désires vraiment construire à partir de cette passion-là, c'est plutôt bon signe. Tu ne te contenteras pas de rêvasser au cinéma en laissant filer les années sans affronter la question.

Je me souviens de la réponse de Serge Daney aux jeunes gens qui venaient, pleins d'âme, lui déclarer leur amour sublime du cinéma : « *L'important n'est pas que vous aimiez le cinéma, c'est ce que vous allez faire de cet amour.* » Jean Renoir, pour sa part, pensait que l'amour du cinéma ça se mérite, même pour un simple spectateur. Ce n'est pas une idée si répandue aujourd'hui où voir un film doit être immédiatement gratifiant, un petit plaisir consensuel ne nécessitant aucun effort ni « prise de tête ».

Tes parents, me dis-tu, sont un peu inquiets de te voir entreprendre ces études aux débouchés incertains. Une chose est sûre, c'est qu'à la différence d'autres disciplines il n'y en a pas dans l'enseignement, mis à part quelques maigres postes dans le supérieur. Il y a donc objectivement une prise de risque plus grande. Si tu en

as l'envie et la force, tu peux éventuellement entreprendre un double cursus – littérature et cinéma, ou langue étrangère et cinéma –, tu auras toujours la possibilité de préparer plus tard un concours d'enseignement. On constate d'ailleurs chaque année, en maîtrise et en DEA, que les meilleurs étudiants sont souvent ceux qui n'ont pas suivi le seul cursus de cinéma, mais qui sont allés voir ailleurs avant de se spécialiser. La raison en est simple : ceux pour qui le cinéma est depuis l'arrivée en fac l'objet d'études unique et obligatoire usent parfois rapidement leur fragile enthousiasme, et certains finissent par y voir – ce qui est quand même un comble – une discipline ennuyeuse. Le jour où ils seront majoritaires, il vaudra mieux arrêter net cet enseignement.

Faire des études spécialisées n'a de sens que si le cinéma reste une passion, qui déborde de tous côtés les maigres obligations du cursus. Dans les cours, tu trouveras quelques éléments indispensables de méthode, d'histoire, d'analyse, de culture, mais tu n'apprendras ni la liberté ni le goût de penser par toi-même, cela ne peut passer que par un désir personnel fort et une grande curiosité. Beaucoup d'étudiants croient avoir un goût personnel alors qu'ils n'ont que celui, conformiste et étroit, de leur génération. Je sais, car c'était déjà ton cas au lycée, que tu ne te contenteras pas de voir les films des programmes et ceux des quelques cinéastes à la mode. En trois ou quatre ans, tu dois trouver le temps de voir à peu près *tous les films* qui comptent depuis le début du cinéma. Partout et le plus possible : dans les salles, à la fac, en cassettes, en DVD, dans les festivals. C'est la seule façon de se former un goût réellement personnel et une idée forte de cinéma. Lis aussi beaucoup, visite les musées, va au théâtre, écoute de la musique. Une vie d'étudiant c'est très élastique quand on a de l'appétit, profite-en. Le cinéma est le plus impur des arts, avec une grande force de connexion à tout ce qui n'est pas lui mais qui lui est vital. Ne te laisse surtout pas enfermer dans une spécialisation desséchante.

Après tout, au sortir du lycée, il est normal de n'avoir que des idées pauvres et stéréotypées sur ce que l'on désirerait faire plus tard de ces études bizarres. L'université devrait aider à sortir des mythologies paralysantes, et à repérer ce par quoi on est réellement attiré et ce pourquoi on a de réelles qualités. C'est là où le bât blesse. La vénérable institution a trop souvent tendance à modeler les étudiants à son fantasme à elle. Fan-

Faire des
études spécialisées
n'a de sens que si le
cinéma reste une passion,
qui déborde de tous côtés
les maigres obligations du
cursus.

tasme de reproduction d'un type d'étudiant qu'elle essaie de formater en cours d'études et de plier ensuite au conformisme de la thèse. Elle n'est pas encore prête à admettre d'autres formes d'intelligence et de sensibilité que celles dont elle perpétue le modèle vieillissant. Elle ne t'aidera pas beaucoup à trouver ta voie singulière, elle ne sait qu'éliminer les non-conformes à son propre modèle.

Pour te dire : en juillet, j'ai fait soutenir en maîtrise un étudiant qui avait réalisé un documentaire de quatre heures sur Filmbyen, la cité-cinéma créée par Lars von Trier au Danemark. Un énorme travail accompli en solitaire : un mois de tournage, dix mois de montage. On y comprenait beaucoup plus de choses sur ce projet unique en son genre que dans n'importe quel mémoire de maîtrise de cent pages sur le même sujet. Il voulait continuer en DEA, et j'ai dû lui conseiller de renoncer à poursuivre ses études de cinéma s'il n'était pas prêt à renoncer à ce genre de recherche *par le cinéma* pour un travail plus académique. Exit l'étudiant atypique.

D'autres vont entrer pour le 137^e sujet exaltant sur la structure de la narration chez Lynch. Autant te dire que je n'étais pas très fier de moi ni de mon université qui m'oblige à éjecter un étudiant de cette rareté et de cette qualité : je ne vois même pas pourquoi, s'il en a le goût, il ne serait pas devenu un excellent enseignant de cinéma, dans quelques années, avec un autre type de compétences que celles de ses collègues.

Mais tu as encore le temps de te poser le problème de ta vocation, ou pas, à la recherche et à l'enseignement universitaire. En attendant, prends le meilleur de ce que te propose la fac et cherche toi-même ta nourriture et ta voie ailleurs. Une chance qu'ont les gens de ta génération, aujourd'hui, c'est de pouvoir s'essayer à peu de frais, même seuls, à mener à bien de petits projets personnels grâce aux outils numériques. C'est une bonne façon de commencer à mesurer ce pour quoi on est fait ou pas. Cela peut permettre, si l'on est suffisamment lucide sur soi-même, de ne pas perdre des années sur une fausse route et d'en trouver éventuellement une autre. Il y en a beaucoup plus que tu ne peux l'imaginer pour le moment.

Malgré tout, pour te rassurer et rassurer un peu tes parents, sache que mon expérience d'enseignant est plutôt encourageante sur la durée. La plupart de mes anciens étudiants qui avaient un rapport réellement fort au cinéma, et une réelle envie d'y travailler, ont fini par trouver leur place. Souvent, c'est dans des postes dont ils ignoraient même l'existence en commençant leurs études. Finalement, ce n'est pas un plus mauvais calcul, aujourd'hui, d'entreprendre des études de cinéma plutôt que d'autres études en sciences humaines. Il y a en France un marché du travail actif dans ce domaine, même s'il y a aussi, comme ailleurs, beaucoup de chômeurs et de précaires. Le plus difficile est d'y repérer sa place, de saisir un jour la chance d'une première ouverture et de savoir y faire ses preuves. L'accès en reste encore relativement démocratique. Contrairement aux idées reçues, le « piston » permet parfois de commen-

cer plus vite, mais si l'on n'est pas compétent on est rapidement éjecté car un film coûte trop cher pour que l'on puisse y prendre des risques de travail mal fait ou de perte de temps. Et contrairement à beaucoup d'autres professions aujourd'hui, on peut y arriver en commençant sur le tas, les diplômés n'y ont pas grand crédit.

A qualités égales, je suis persuadé que quelqu'un de dégourdi peut arriver à peu près au même point professionnel s'il entre tout de suite dans le vif du métier ou s'il fait deux ou trois ans de préparation et une grande école réputée. Echouer à la FEMIS ou à Louis Lumière n'a donc rien de réhabilitaire. C'est l'un des rares champs du social où il reste une relative égalité des chances et où les deux voies sont encore réellement possibles. Mais je ne te vois pas, à ton âge et avec ton peu d'expérience, commencer par la voie directe.

Prends le temps de chercher la tienne pendant deux-trois ans en les mettant à profit le mieux possible. La culture que tu auras acquise en attendant de « grandir » sera de toute façon bénéfique à ton métier futur, car elle finit toujours par creuser une différence essentielle entre ceux qui ont une idée ample, une sensibilité fine de leur travail et ceux qui ne sont que des techniciens compétents. Les vrais cinéastes, les bons techniciens – j'ai envie d'ajouter, pour parler comme Renoir, les étudiants en cinéma dignes du cinéma – sont ceux qui ont une haute idée de leur art. Les médiocres sont souvent ceux qui ont une idée satisfaite d'eux-mêmes avant d'avoir une conception exigeante de cet art. Le sentiment galopant de l'inutilité d'avoir une véritable culture de son domaine contribue sans doute à la médiocrité générale du cinéma français actuel. Trop de cinéastes s'y contentent finalement de très peu : petits sujets, petit naturalisme, petite psychologie, toute petite ambition artistique. Si l'on n'a qu'une vague idée de ce dont le cinéma a été capable dans le passé, on ne se rend même pas compte de la petitesse de ses propres ambitions et l'on risque de mesurer la réussite de ses entreprises à une échelle naine. Surtout quand tout, par ailleurs, contribue à cette amnésie satisfait.

Finalement, Rachel, je pense que ce n'est pas un mauvais choix pour toi d'entreprendre « quand même » ces études incertaines, si tu sais préserver la passion et la curiosité pour le cinéma que tu avais au lycée, et si tu prend soin de ne pas te laisser anesthésier par le ronron universitaire. Voyons-nous après la rentrée. Bonne chance.

Alain B.

